

Enseignement du syllabaire : la bonne méthode

Autor(en): **Bidard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **28 (1899)**

Heft 12

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Le *Bulletin* paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 30 cent. la ligne de 100 millimètres de largeur. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg; ce qui concerne les abonnements, à M. Gremaud instituteur, Fribourg. — Pour les annonces, s'adresser exclusivement à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Fribourg et succursales.

SOMMAIRE : — *Enseignement du syllabaire.* — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.* — *Concours.* — *Correspondances.* — *Absinthe et poésie.* — *Musée pédagogique, Fribourg.* — *Intérêts de la Société.* — *Avis.*

ENSEIGNEMENT DU SYLLABAIRE

LA BONNE MÉTHODE

PREMIÈRE PARTIE

Le principe de la bonne méthode.

La méthode unique et universelle, c'est-à-dire la seule rationnelle pour toutes les matières et pour tous les âges, telle qu'elle a été enseignée par tous les grands pédagogues, depuis Comenius jusqu'à Vessiot, en passant par Rousseau, Condorcet, Pestalozzi, Spencer, M^{me} Pape-Carpentier, Michelet, et Buisson, est contenue dans cette formule de Comenius et de Michelet : *L'idée avant le mot.*

La même vérité est exprimée par une foule d'autres formules qui au fond se réduisent à celles-ci : « l'idée avant le signe — le concret avant l'abstrait — l'exemple avant la règle — aller

du connu à l'inconnu — du facile au difficile — du fait à la loi, » etc.

Or, ce principe de la méthode est-il respecté dans la plupart des syllabaires actuels ?

D'ordinaire on commence par montrer à l'enfant les voyelles et les consonnes : c'est là pour lui l'inconnu, l'abstrait.

On continue par des mots : or, les mots isolés eux-mêmes ne sont pas pour lui le connu, le concret ; car dans le langage ordinaire on n'emploie pas des mots isolés.

Quel est le connu, le concret, pour l'enfant ? Ce sont les objets et les êtres : il connaît son papa, sa maman, son chien, son chat, ses jouets. Et chacun de ces objets ou de ces êtres éveille en lui, non seulement une idée isolée, mais plusieurs idées associées. Il ne pense point : « papa » tout court, mais : « papa m'a apporté un jouet » ; non point : « maman », mais : « maman me donne à manger » ; non point : « le chien », mais « je m'amuse avec le chien », etc.

1^{re} APPLICATION : Autant que possible, il faut d'abord présenter à l'enfant des phrases et non des mots isolés et moins encore des lettres. — Mais on ne peut évidemment présenter au début des phrases quelconques : on doit les choisir parmi les plus faciles à prononcer et à épeler.

Du facile au moins facile : ce principe veut encore que l'enfant n'ait d'abord affaire qu'à quelques lettres à la fois, celles qu'il prononce le plus facilement ; vouloir disperser son attention sur toutes les consonnes éparses dans plusieurs phrases, c'est lui donner trop de besogne à la fois ; son esprit doit pouvoir se fixer sur un petit nombre de signes.

2^{me} APPLICATION : Des phrases faciles, faites au moyen de quelques consonnes faciles, toujours les mêmes au début.

Quand l'élève aura appris à lire diverses combinaisons d'un groupe de consonnes avec les voyelles simples, il pourra passer à d'autres consonnes ; en un mot, il apprendra les consonnes, non toutes à la fois, mais par groupes successivement ; non isolément, mais dans des mots connus de lui, dans des phrases à sa portée.

Ainsi il sera toujours, à peu près, en pays de connaissances.

En outre, la phrase imprimée représente l'inconnu pour l'enfant ; il n'en sera plus de même si la phrase (ou le mot) est précédée d'un dessin représentant l'objet, l'être, l'idée ; le dessin parle aux yeux, on le saisit, on le perçoit par l'intelligence dès le premier regard.

3^{me} APPLICATION : La phrase précédée d'un dessin qui suggère l'idée. En un mot l'enfant ira, de l'idée au dessin, du dessin à la phrase parlée (on lui explique l'image et on lui fait répéter l'explication), de la phrase parlée à la phrase imprimée : la gradation est ménagée du connu à l'inconnu, de l'idée au signe, du facile au moins facile.

Ce n'est pas tout : l'idée que l'on fait lire devra être nette

pour l'enfant ; plus cette idée l'aura saisi et intéressé, plus il aura de goût à la trouver traduite en signe est à la traduire en paroles, c'est-à-dire à la lire.

Conséquence : Il faut préparer l'enfant à lire. Comment ? En appelant son attention sur les idées exprimées dans la phrase. De qui parle-t-on là ? dira le maître à l'élève. Que dit-on du personnage, de l'objet ? Que savez-vous de cet objet ? etc.

4^{me} APPLICATION : En un mot, une *courte leçon de choses donnant l'idée avant la phrase*.

Cette phrase, il convient encore de la mieux connaître en ses éléments constitutifs : on fera compter le nombre des mots ; chaque mot, il convient de le mieux connaître. Ici encore, sans employer tout de suite ce terme rébarbatif, on peut apprendre à l'enfant à compter lui-même le nombre des syllabes constituant chaque mot. C'est même très curieux de le voir scander à haute voix ; on verra s'il y prend goût.

5^{me} APPLICATION : Faire compter verbalement le nombre des mots et celui des syllabes. — En résumé : l'élève sera incité à lire parce qu'il connaît déjà l'idée qu'il va lire, parce qu'il la voit dessinée, parce qu'il sait l'exprimer de vive voix, parce que la phrase à lire est analysée par son esprit en mots et les mots eux-mêmes en syllabes. Voyez comme se trouve réduite la part de l'inconnu !

Il reste encore une dernière précaution à prendre pour vaincre les hésitations du débutant : lisez à haute voix, devant lui, à plusieurs reprises, la phrase que vous voulez lui enseigner en promenant le doigt dessus. Dès la troisième et quatrième lectures, vous verrez son œil s'animer, ses lèvres s'ouvrir ; laissez-le à lui-même, il répètera ce qu'il vient d'entendre : en regard de chaque mot imprimé le souvenir lui fera répéter les sons entendus ; l'association s'est faite entre le signe visible et le son auditif. Quelle merveille ! Il sait lire une phrase ! C'est un bonheur qui lui fera désirer d'en lire d'autres.

6^{me} APPLICATION : Lire devant l'enfant avant de le faire lire.

Objection : mais de cette manière il lit par cœur ? Non, car les formes des lettres se sont fixées dans son cerveau. Ces formes, il sait les retrouver, les reconnaître, les dénommer dans d'autres combinaisons, dans d'autres mots, dans d'autres phrases.

Tel est, répétons-le, le principe de la bonne méthode pour apprendre à lire.

Il n'y a qu'une bonne méthode, c'est celle qui va de l'idée au signe ; et cette méthode est universelle, c'est-à-dire qu'elle s'applique à tous les objets d'enseignement. Elle doit être suivie pour la lecture comme pour les autres matières d'enseignement.

Les procédés peuvent varier selon les circonstances, selon le génie des maîtres et des élèves : il importait de fixer la méthode, qui ne peut pas être multiple, la vérité étant une.

DEUXIÈME PARTIE

Démonstration historique ou évolution des méthodes de lecture.

Que l'enseignement de la lecture tend de plus en plus à se rapprocher de la bonne méthode.

L'exposé qui précède est tout théorique. Mais il peut s'appuyer de l'autorité des auteurs de syllabaires.

Comme en toutes choses, on a *commencé d'abord par la mauvaise méthode ; peu à peu l'on se rapproche de la bonne.*

En effet, comment enseignait-on universellement, il y a trois siècles, à syllaber ?

On faisait dire, par exemple : *elle, i, erre, e = lire.*

Voyez le rapport entre l'épellation et la prononciation réelle.

Je vous demande un peu si le cerveau de l'enfant pouvait y comprendre quelque chose !

Aussi est-on porté à croire vraie l'anecdote suivante :

Dans un couvent il était interdit de prononcer le mot *diable*. Quand on le rencontrait dans une lecture, on l'épelait donc : *dé i, a, bé, elle, e ; esprit malin.*

Vous-même, lecteur, je vous prends à brûle-pourpoint, et je vous demande de trouver ce que représentent les sons suivants *céacheienne*. Vous n'y êtes pas ? *Chien*. Avouez qu'il faut être fort pour lire par l'ancienne épellation.

Des hommes de cœur eurent pitié de l'enfant ; ils enseignèrent à lire comme ceci : *l, i, li, r, e, re ; lire.*

Ici, le rapport était direct entre le son des éléments et le mot qui en est formé. L'élève pouvait apprendre à lire beaucoup plus facilement, beaucoup plus vite. Il fallut, néanmoins, deux siècles pour que la nouvelle épellation remplaçât entièrement l'*ancienne épellation*. Car les inventeurs de l'épellation dite nouvelle sont tout simplement les grands maîtres de Port-Royal, ces hommes qui aimèrent l'enfant d'un amour infini, PASCAL et ARNAULD.

Longtemps, les deux méthodes se sont disputé le terrain, la nouvelle se présentant comme plus facile et plus rapide, l'ancienne prétendant faciliter l'étude de l'orthographe.

Avant 1870, dit M. Carré ¹, cette question devait partager à peu près tous les instituteurs français en deux camps bien tranchés.

En 1889, les partisans de la nouvelle épellation faisaient l'immense majorité. Pourtant, ajoute-t-il, l'ancienne méthode a conservé des partisans, surtout dans la région de l'Ouest et aussi dans les écoles congréganistes, surtout dans les écoles congréganistes de garçons.

¹ *Monographies pédagogiques*, publiées par le Ministère pour l'Exposition de 1889. Tome IV, page 8.

Autre abréviation :

L'on faisait souvent apprendre à lire au moyen d'un syllabaire latin, où le pauvre enfant de six ans ne comprenait rien. J.-B. DE LA SALLE vint et dit : Il faut enseigner la syllabation au moyen de mots français, car l'élève aura plus de plaisir à prononcer des mots qu'il connaît.

Voici textuellement un passage :

« Enfin, dans nos écoles, la lecture du français peut seule aider les maîtres à développer l'intelligence des enfants et à former leur cœur.

« Les ouvrages latins ne renferment pour eux qu'une lettre morte et des mots incompris. » Et depuis lors on a des syllabaires français.

Il a fallu un J.-B. de la Salle pour cette chose qui nous paraît aujourd'hui si simple, si naturelle, que le contraire nous étonne !

Encore un exemple pour montrer que l'on a suivi au début la mauvaise voie. Le précepteur DUMAS, qui vers 1727 promena comme un jeune prodige son élève de 7 ans, lui faisait lire des exercices comme ceux-ci (du moins il les met dans sa *Bibliothèque des enfants*, publiée en 1733) : *voix, flux, ris, zizanie, lynx, Kébec, Rlmunt, Vlysmarhosex, Phlanctænthoestroxiaxe. C'st, d, st, mur, Muer, lctr*¹.

Essayons de lire, nous qui savons ; avouons que c'est pour nous un supplice. Eh bien ! C'est un supplice aussi pour le débutant de lire de simples lettres : *b, d, p*, qui ne disent rien à son esprit ; ce lui sera aussi un supplice de lire des mots tels que : *toxique, zodiaque, métaphore*, non connus de lui et difficiles à prononcer par eux-mêmes.

Autrefois, dans les syllabaires, on accumulait à loisir ces difficultés, aujourd'hui on les ajourne : on procure à l'élève d'abord le plaisir de lire quelque chose de facile ; les cas difficiles — et rares d'ailleurs — seront résolus au fur et à mesure qu'ils se présenteront.

Comme toujours, au milieu de paradoxes, ROUSSEAU sème de grandes vérités. « Un moyen plus sûr que tout cela, dit-il (que tous les systèmes), et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir.. »

Tout est là, en effet. Et ce désir sera sollicité si, comme il a été dit au début de cette étude, on diminue pour le débutant la part de l'inconnu, si on lui donne les idées avant de lui donner les phrases à lire, si ces phrases sont intéressantes et à sa portée.

Jusqu'ici, on a commencé par la lettre pour arriver à la syllabe et de là au mot.

¹ *Guillaume, Dictionnaire de Pédagogie*, 1^{re} partie, article *lecture*. Tout cet historique est puisé dans la savante étude du même auteur.

Voici une révolution : aller du mot à la syllabe. C'est l'abbé de RADONVILLIERS, de l'Académie française, qui émet le premier cette idée ¹ ; qu'il est difficile à l'enfant d'aller de la syllabe au mot. « Pourquoi ne pas s'y prendre plus simplement ? dit-il : Prononcez d'abord un mot, par exemple *traité* ; l'enfant le répètera. Lorsqu'il le prononce aussi bien que ses organes le permettent, montrez-le lui sur le livre, et répétez-lui : *traité*, il s'accoutumera à joindre le son *traité* à la vue des lettres dont ce mot est composé. Passez ensuite au mot d'après, ne fatiguez pas son attention, ne le grondez point. N'exigez jamais de lui autre chose, sinon qu'en regardant tel mot écrit, il prononce tel son ; et s'il l'a oublié, répétez-le lui. Il n'est pas possible qu'en peu de temps la vue des figures ne rappelle les sons, et alors l'enfant saura lire »

Cette idée fut reprise par NICOLAS ADAM ². Voici comme M. Guillaume, dans le *Dictionnaire de pédagogie* de M. Buisson, résume ses doctrines : « L'auteur s'étonne qu'on ait pris jusqu'ici le contre-pied de ce qu'il fallait faire pour enseigner aux enfants la vraie manière d'apprendre à lire. On les tourmente longtemps pour leur faire connaître et retenir un grand nombre de lettres, de syllabes et de sons, où ils ne doivent rien comprendre, parce que ces éléments ne portent avec eux aucune idée qui les attache et les amuse.

« Lorsque vous voulez faire connaître un objet à un enfant, par exemple *un habit*, vous êtes-vous jamais avisé de montrer séparément les parements, puis les manches, ensuite les devants, les poches, les boutons, etc. ? Non, sans doute ; mais vous lui faites voir l'ensemble, et vous lui dites : *Voilà un habit*. C'est ainsi que les enfants apprennent à parler auprès de leurs nourrices : pourquoi ne pas faire la même chose pour leur apprendre à lire ? Eloignez d'eux tous les alphabets et tous les livres français et latins ; amusez-les avec des mots entiers à leur portée, qu'ils retiendront bien plus aisément et avec plus de plaisir que toutes les lettres et les syllabaires imprimés ³. »

Passant à l'application, l'auteur donne les exemples suivants : Ecrivez sur des cartons les mots *papa*, *maman*, et apprenez-lui à les distinguer ; puis *mon frère*, *ma sœur* ; l'enfant apprendra à distinguer ces six mots plus vite qu'il n'aurait pu distinguer un *a* d'avec un *b* ou un *e*. Puis, « multipliez ces cartes de jour en jour à mesure que l'enfant profite, observant scrupuleusement de n'y mettre que des objets connus, comme les petits meubles que l'enfant manie, les choses qu'il mange,

¹ *De la manière d'apprendre les langues.* (Paris, 1768.)

² *Vraie manière d'apprendre une langue quelconque* (Paris, 1787).

³ Je sais positivement, et je l'affirme, que M. Théodore ne connaissait pas ces écrits lorsqu'il eut l'idée d'enseigner à lire au moyen de phrases. (BIDART.)

les fleurs, les fruits, les animaux, etc. ; et quand vous les aurez fait monter au nombre de trois ou quatre cents, et qu'il les saura imperturbablement, écrivez-lui sur d'autres cartes de petites phrases intéressantes pour lui, par exemple : *qu'il a été sage, qu'il a été obéissant, qu'il n'est point gourmand, qu'il a été généreux, charitable, etc* ; vous ne sauriez croire avec quelle rapidité il apprendra à lire une centaine de ces petits éloges. Pensez que, quand vous lisez vous-même, vous ne lisez que des mots et des phrases entières, et non pas des lettres et des syllabes, et que, quand vous chantez, vous saisissez tout à la fois des mesures entières et non pas de simples notes... »

Lorsque l'enfant saura lire une historiette manuscrite ; glissez-lui des lettres ayant la forme de l'imprimé dans les mots connus de lui, comme *p a p a* ; « augmentez peu à peu le nombre de ces altérations, et vous le conduirez, insensiblement à lire l'imprimé.

« Quand votre élève saura lire sans hésiter, faites-lui alors distinguer les syllabes *pa-pa ma-man*, etc., et finissez par les lettres dont celles-ci sont composées ; et vous aurez suivi l'ordre naturel.

« C'est une affaire de trois ou quatre jours, et qui le préparera à l'écriture, laquelle doit nécessairement commencer par la formation des lettres. »

Le savant LEMARE publia en 1817 un « *Cours de lecture* où, procédant du composé au simple, on apprend à lire des phrases, puis des mots, sans connaître ni syllabes ni lettres. »

La méthode du célèbre JACOTOT est fondée sur le même principe. On sait qu'il voulait faire commencer la lecture par la première phrase du Télémaque : « Calipso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » Par ce choix étrange, Jacotot ne fit que compromettre une idée juste en elle-même il ne suffit pas qu'une idée soit bonne, encore faut-il qu'elle soit réalisée d'une manière raisonnable et pratique.

Un Allemand, disciple de Jacotot, perfectionna son idée. Au lieu de prendre pour exercice de lecture une phrase quelconque, il choisit un certain nombre de *phrases normales* choisies et graduées de manière à présenter dans leur ensemble toutes les lettres. Les éléments des mots de ces phrases étant ceux-mêmes que l'on retrouve dans toute la langue, en apprenant à lire ces phrases normales on apprenait à lire n'importe quelle phrase, telle est la méthode de GRAFFUNDER. — Deux autres pédagogues allemands, LIEBEN et VOGEL remplacèrent les *phrases normales* par les *mots normaux* qui, analysés, donnent toutes les lettres ; ces lettres connues, il n'y a qu'à les faire retrouver dans d'autres mots. C'est bien cette méthode qui est aujourd'hui recommandée par les pédagogues les plus autorisés de l'Allemagne et suivie par les praticiens les plus intelligents.

En France, la méthode qui débute par des phrases et par des

mots n'a pas triomphé : l'on s'en est généralement tenu à la marche qui part de la lettre pour arriver à la syllabe. Signalons toutefois trois essais :

M. DEWIK a fait une « véritable méthode de lecture par mots » : choisissant des mots types, surtout des noms propres, par exemple *Anatole*, il étudie dans ces mots la majuscule et toutes les syllabes qui s'y trouvent, par le procédé suivant. De *Anatole* ôtez *e*, il reste *Anatol* ; ôtez *l*, il reste *Anato* ; effacez *to*, il reste *Ana* ; effacez *na*, voilà *a*. Tout l'alphabet peut être ainsi étudié au moyen de quelques mots.

M. ANDAN enseigne l'alphabet et les syllabes au moyen d'une demi-douzaine de phrases très courtes qu'il fait apprendre par cœur et analyser. « Dès sa première phrase il (l'élève) lit ; il lit des phrases qui ont un sens, qu'il comprend, au lieu de ces mots sans suite qui se trouvent généralement dans les méthodes de lecture ; il croit savoir lire, c'est l'essentiel, il n'est plus effrayé par les difficultés qu'il trouve et avance sans crainte. »

M. JACQUEMART dit : « Il n'y a pas d'enfant de six ans qui ne connaisse de cinq à six mille mots familiers qu'il a appris de son entourage, mots dont il a les idées à l'esprit, mots dont il sait la signification. » Conséquence : faites-lui épeler verbalement ces mots, cela le prépare à la lecture. Prenons maintenant les méthodes qui débutent par la lettre et la syllabe.

Enfin, au lieu de faire apprendre à la file vingt-cinq lettres de l'alphabet, faites-lui en apprendre *quelques-unes seulement*, et aussitôt donnez des *mots à lire* : c'est presque la méthode des *mots normaux*, avec cette différence toutefois que le point de départ est dans la lettre. C'est ainsi que procèdent la plupart des méthodes modernes.

Ainsi BAHIC dans sa *Méthode normale accélératrice*.

Ainsi M. REGIMBEAU (1866), au moyen de quelques consonnes et de quelques voyelles, constitue tout de suite des mots usuels et de petites phrases ; quand l'enfant a vu tout l'alphabet, il sait lire ou à peu près

Le procédé se retrouve avec une graduation plus savante dans la méthode L.-C. MICHEL, dès la première leçon, l'enfant apprend à lire les mots *papa-pipa-pape-api-pipe-prié*, dans lesquels il n'y a que quatre lettres ; *p-a-e-i*. Avec le même *p* et les voyelles *é, o*, de nouveaux mots ; et ainsi de suite. Avant de voir tout l'alphabet l'élève sait lire une infinité de phrases.

C'est ce que fait aussi le Dr JAVAL dans son récent syllabaire (1894).

En un mot, deux grands progrès : 1^o *Avant d'apprendre tout l'alphabet, l'élève lit des mots et des phrases* ; 2^o *Les difficultés sont ajournées : l'enfant lit des phrases faciles avant d'aborder les cas difficiles.*

(A suivre.)

BIDARD, professeur d'Ecole normale.
